

ESSAIS — DIVERS

▣ Pierre MINET, *La Défaite*, "Confessions", suivi de "Genèse de *La Défaite*", extraits du Journal de Pierre Minet (éd. Allia, 16 rue Charlemagne, 75004 Paris)

Quand ce livre sortit pour la première fois, en 1947 (éd. Le Sagittaire), quelques-uns ironisèrent. Donner pareil titre à un livre si peu de temps après la fin de la guerre, quelle idée ! Tout juste si on ne reprocha pas à l'auteur d'en rajouter dans le masochisme et la volonté d'immersion dans l'échec. L'ouvrage fut réédité en 1973, du vivant de l'auteur et en Belgique (éd. Jacques Antoine), sans requérir beaucoup l'attention, sinon celle de quelques fervents du Grand Jeu. Ces "Confessions" méritent pourtant d'atteindre un cercle plus vaste que celui des initiés. Et les éditions Allia ont eu la judicieuse idée d'adjoindre à la nouvelle réédition une dizaine de pages tirées du Journal de l'auteur. Pierre Minet y analyse, vingt ans après, les raisons qui le poussèrent à écrire *La Défaite*, et dresse un bilan de son aventure rien moins que complaisant. Faut-il abonder dans son sens ? S'il mérite de survivre, ce sera à coup sûr, grâce à ce livre-là.

Quiconque avait lu déjà *La Défaite* n'avait pas pu ne pas être vivement frappé par quelques pages, au tout début du volume, relatives à la mort de Roger Gilbert-Lecomte. Minet vénérât "l'archange" du Grand Jeu, tout en étant atterré de son rapide anéantissement par la drogue. On est aux derniers jours de 1943. Adamov, qui veillait sur Lecomte, avertit soudain Minet que "Gilbert" est à la dernière extrémité, et il le supplie de venir, envoyant message sur message. Or Pierre Minet s'apprêtait à quitter Paris pour aller passer les fêtes de Noël dans une famille amie et chaleureuse. Il fait le sourd aux appels d'Adamov, et s'enfuit. À son retour, quelques jours plus tard, il apprend que "Gilbert" est mort du tétanos, dans des conditions assez atroces. Dès lors, tout se passe comme s'il se rendait largement coupable de cette fin tragique. Le récit qu'il en fait dans *La Défaite*, trois ou quatre ans après, se présente comme un véritable exercice d'auto-flagellation. Il insiste sur la lâcheté de sa fuite, sur le honteux plaisir qu'il a trouvé dans un climat de fête joyeuse, bien loin de l'ami, du frère, qui agonisait à Paris. On parierait presque qu'il rehausse exprès les félicités de ce Noël inavouable.

Pourquoi un tel acharnement contre soi ? Et pourquoi avoir placé ce récit quasiment en exergue de ses confessions ? Ce n'est pas une attitude isolée qu'il condamne, mais tout son passé, tout lui-même. Juste avant de conter sa triste défection, il avait écrit : « *Je suis un vaincu. Pire encore, un déserteur* ». De quelle désertion s'agit-il ? De la sienne propre, d'une sorte d'abdication de soi. Il ne se remettait pas d'avoir été un adolescent flamboyant, qui paraissait promis à une grande destinée, et qui au bout du compte n'avait découvert en lui qu'un « *homme ordinaire* ». Même cheminement que Rimbaud, dira-t-on ; se rappeler les mots fameux d'*Une saison en enfer* : « *Moi ! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol* ». Et c'est un fait que ses "phrères" du Grand Jeu, quand il le rencontrèrent en 1925 (il avait seize ans), le virent comme une espèce de Rimbaud sauvage. « *Tu es de la race des voyants, Pierre* », lui écrivait Daumal. Minet publia bien quelques livres mais, la maladie aidant (longues années en sana), il démentit

peu à peu l'image éblouissante d'abord donnée de lui. Et ne s'en consola jamais. Par ce livre — qu'il envisagea de titrer *La Défaite, ou le Refus d'être* —, par le repentir et l'humiliation volontaires, par l'hommage fervent à ses compagnons, et aussi à Antonin Artaud (auquel il réserve une ultime page saisissante), il tenta de se « *sauver la mise* » : le mot est de lui, qui n'avait pas encore 40 ans. Y parvint-il ? Sa *Défaite* demeure un témoignage inoubliable.¹

A. & O. V.

Justificatif